Document generated on 06/01/2025 8:39 a.m.

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Gérard Fabre. *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », 2018, 201 p.

Maxime Prévost

Volume 19, Number 1-2, Fall 2018, Spring 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1070082ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1070082ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Prévost, M. (2018). Review of [Gérard Fabre. *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », 2018, 201 p.] *Mens*, *19*(1-2), 237–240. https://doi.org/10.7202/1070082ar

Tous droits réservés © Mens, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gérard Fabre. *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », 2018, 201 p.

Gérard Fabre est l'un des grands spécialistes – peut-être *le* grand spécialiste – des relations littéraires et intellectuelles entre la France et le Québec du XIXe siècle à aujourd'hui (voir, notamment, *Entre Québec et Canada : le dilemme des écrivains français* [2012] et, en collaboration avec Stéphanie Angers, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000* [2004]) ; c'est dire que sa perspective est moins celle d'un vernien que celle d'un historien des échanges culturels, ce qui constitue une force considérable de son nouveau livre. Contrairement à la perspective plus globale adoptée dans ses autres travaux, Fabre s'intéresse ici au XIXe siècle par l'intermédiaire de la figure centrale d'un auteur, sans doute le seul auteur « majeur » de son siècle à avoir consacré au Canada une partie importante de son œuvre, à savoir trois romans : *Le pays des fourrures* (1873), *Famille-sans-nom* (1889) et *Le volcan d'or* (1906). Notons aussi le personnage « québécois » (au sens de l'époque, celui d'habitant de la ville de Québec) de *Vingt mille lieues sous les mers*, l'aventureux harponneur Ned Land, auquel on pourra regretter que Gérard Fabre ne s'intéresse que peu. Pour l'analyste des discours et des représentations, Verne est un sujet d'observation parfait, car, « [t]out sens péjoratif écarté, l'écrivain se comporte comme une éponge » (p. 3). En effet, Verne est un formidable pourvoyeur et relayeur de représentations collectives, un avide lecteur de la presse, tant quotidienne que périodique, dont il nourrit constamment son œuvre, laquelle s'impose en quelque sorte comme une synthèse textuelle et discursive en ce qui a trait à l'imaginaire canadien qui circule alors en France comme en d'autres matières – géographiques, mais pas seulement. Le roman vernien se pose ainsi en outil de connaissance, et tel est le sens que Gérard Fabre donne au mot *fable*, celui de fiction qui crée du savoir :

> À une époque où les voyages sont moins faciles que de nos jours, il n'en reste pas moins que l'exigence de connaissances de l'ailleurs est tout aussi aiguë. Fabuler, pour Verne, loin de signifier tromper et abuser ses lecteurs, consiste à les mettre sur la voie d'une autre connaissance, en adoptant des chemins narratifs de traverse, autrement dit des routes plus courtes ou plus longues menant à des savoirs auxquels les disciplines à prétention scientifique ne mènent pas. (p. 12)

L'ouvrage est constitué de cinq parties. La première situe le Canada dans l'ensemble de la production vernienne et trois autres (les parties II, IV et V) sont consacrées à chacun des romans canadiens des *Voyages extraordinaires*, constituant par le fait même une excellente entrée en matière pour qui s'intéresse au Canada de Verne. La très intéressante partie III s'intéresse, quant à elle, à la figure topique du « voyageur canadien » dans la littérature du XIXe siècle, notamment chez Gabriel Ferry (*Le coureur des bois, ou Les chercheurs d'or*, 1850), Henri-Émile Chevalier (mentionnons, dans son abondante production, *La Huronne*: *scènes de la vie canadienne*, 1862, et *Les derniers Iroquois*, 1863), Gustave Aimard (*Les trappeurs de l'Arkansas*, 1858 ; *La belle rivière*, 1874), Louis Noir et Pierre Ferragut (*Le secret du trappeur*, 1874) et Louis Boussenard (*Chasseurs canadiens*, 1892). Ici comme ailleurs dans l'étude, Fabre pose la très pertinente question qui préoccupait aussi Sylvain Venayre[2] : « Comment peut-on expliquer […] que les écrits de Jules Verne soient davantage lisibles au XXIe siècle que ceux de ses confrères et concurrents ? » (p. 9) Selon lui, la réponse, dans le corpus canadien, tiendrait à la plus grande conscience historique qu'aurait Verne du potentiel symbolique de ses personnages (p. 77) :

> Force est de reconnaître que la tendance générale des concurrents de Verne a conduit à figer le genre en le réduisant à une poignée de clichés et stéréotypes. L'assèchement rapide de la source littéraire canadienne, constituée autour des personnages de « voyageur », de trappeur ou de coureur des bois, explique

[2] Voir Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne,* Paris, Aubier, 2002, p. 40-45.

> l'oubli actuel de ce genre populaire fondé sur une répétition compulsive de scènes d'action. Il faut néanmoins rappeler que cette veine américaine a touché un large public en France : elle a contribué à forger un imaginaire de l'aventure et de la nature canadiennes. (p. 103)

La lecture de cet extrait pourrait donner envie au lecteur d'aujourd'hui (surtout s'il est canadien) de se plonger dans cette production qui, bien qu'elle soit tombée dans l'oubli, a laissé une empreinte profonde dans l'imaginaire hexagonal du Canada, se manifestant notamment dans l'industrie touristique ; cette partie du livre de Gérard Fabre constituera alors une introduction parfaite. On pourrait toutefois soumettre à l'auteur qu'il surestime peut-être la survie des romans canadiens de Verne (et sans doute, parallèlement, qu'il sous-estime la survie fantomatique des œuvres susmentionnées), car, en effet, les trois romans figurent parmi les plus obscurs des *Voyages extraordinaires*. Toutefois, j'ai souvent eu l'occasion de constater que Verne est extrêmement influent même dans son obscurité (par exemple, le roman *Thunderball* d'Ian Fleming est une réécriture, voire un plagiat, du très peu lu *Face au drapeau*) ; cela tient au moins partiellement au fait que nombreux sont les lecteurs de l'ensemble de son œuvre, notamment parmi les écrivains. On voit où je veux en venir : si les romans canadiens de Verne ont mieux survécu que ceux de Chevalier ou de Ferry, cela tient peut-être moins à leurs qualités intrinsèques qu'au fait qu'ils sont signés Verne et intégrés aux *Voyages extraordinaires*. On observera de plus que, dans cette partie de l'étude, Gérard Fabre réalise une synthèse utile et convaincante du corpus français traitant du coureur des bois, mais néglige une source américaine capitale : l'*Astoria* de Washington Irving (1836), qui est omniprésent (parfois repris textuellement) dans *Le pays des fourrures*, Verne semblant apprécier au plus haut point sa valeur documentaire en ce qui a trait aux voyageurs et aux « coureurs des bois, *or rangers of the forest* ».

Gérard Fabre conclut son ouvrage avec la très pertinente notion d'« utopie compensatoire » (p. 185), c'est-à-dire cette propension

vernienne à faire du Canada le lieu d'utopies allant parfois à rebours de l'histoire (dans le roman *Famille-sans-nom*, il fait par exemple des rébellions de 1837 le lieu d'une alliance entre Franco-Canadiens et Hurons débouchant sur un métissage inédit, durant cet épisode historique du moins). C'est qu'un grand objectif idéologique anime Verne : celui de « défendre la viabilité d'une aire de civilisation mixte franco-britannique » (p. 167) grâce à sa représentation idéalisée du Canada. Le personnage de Summy Skim, protagoniste du *Volcan d'or* de 1906, « incarne à lui seul le principe confédératif canadien de 1867 : par un effet de ricochet métonymique, le Dominion dispose d'un préjugé favorable auprès des lecteurs ». On pourrait ajouter que le Ned Land de *Vingt mille lieues sous les mers* s'inscrit dès 1869 dans ce même paradigme. Fabre poursuit :

> Propriétaire terrien vivant dans l'aisance de son domaine de Green Valley, Skim possède les attributs des deux peuples fondateurs, leurs caractéristiques physiques mêlées, de même que leurs psychologies respectives ; bref, il est le résultat avantageux du métissage franco-britannique, le produit réussi de ce qu'on n'appelle pas encore le biculturalisme. (p. 155)

Le Canada de Jules Verne serait en somme un lieu de réconciliation symbolique entre la France et son ennemi historique, de *Vingt mille lieues sous les mers* au *Volcan d'or*, malgré l'épisode antibritannique de *Famille-sans-nom*.

Les fables canadiennes de Jules Verne est un ouvrage important, qui comble une lacune tant dans la bibliographie vernienne que dans celle des imaginaires français de l'Amérique, complétant et actualisant l'étude (solide mais déjà âgée, et devenue difficile d'accès) de Bruno-André Lahalle, *Jules Verne et le Québec (1837-1889) : Famille-sans-nom* (1979). On se réjouira à l'idée que Gérard Fabre prépare une édition du *Volcan d'or* pour Classiques Garnier.

— Maxime Prévost
Université d'Ottawa